

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Continuous pagination.  |

# LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

## VARIÉTÉS.

### CHANSON.

AIR de la boulangère.

#### I.

La clique de *L'Observateur*  
Est d'humeur furieuse,  
Michel, dont l'esprit est frondeur,  
Nous fait mine piteuse.  
Mais méprisons ce malotru  
Qui n'aim' pas notre feuille,  
*Bourru*,  
Qui n'aim' pas notre feuille.

#### II.

Le monde connaît Louis-Michel,  
Cet homme d'importance,  
Qui tresp' sa plume dans le fiel,  
Et avec abondance.  
Pour médecine de son prochain,  
Il sait dire des sottises,  
Fort bien,  
Il sait dire des sottises.

#### III.

Michel, étant dans le besoin  
Et songeant à sa panse,  
Veut et prétend n'épargner rien  
Pour faire grasse pitance ;  
Il poursuit Hardy, Lamoureux  
Et Fournier le libraire,  
Bien mieux,  
Et Fournier le libraire.

#### IV.

Il n'est pas ami du Shérif  
Ni de la procédure ;  
Ce p'tit individu chétif  
Est très fâché, je jure,  
Parceque la loi va lui ôter,  
Ce qu'il tient de la fraude-  
Gauthier,  
Ce qu'il tient de la fraude.

#### V.

Voyez, amis, ces enragés,  
Frères en démocratie,  
Ce sont tous des écervelés,  
Voyons les, sans envie.  
La lune pleine est tout pour eux ;

Elle a forte influence  
Sur eux,  
Elle a forte influence.

Il est une gazette,  
Véritable sonnette,  
Où l'on voit La Pochette  
Et son ami Vergette  
Imiter la chouette,  
Pour donner la venette  
Au peuple qui répète :  
" Va troupe freluquette,  
Visiter ta grisette,  
Ou faire la buvette  
Chez Pierre Chopinette,  
Et ferme ta cassette ;  
Ou, si non, je te fouette,  
Et jamais la fillette  
N'en trouvera recette  
Pour guérir ton squelette !"

RIMETTE.

## UNE BONNE HISTOIRE D'AVOCAT.

Un grand nombre de nos lecteurs sans doute ont entendu parler du célèbre avocat Luther Martin, du Maryland, le défenseur d'Aaron Burr, le grand orateur du sénat américain. Les plus petite circonstances de la vie des grands hommes sont importantes. C'est à ce titre que nous publions l'anecdote suivante :

Un jour, M. Martin se rendait à Annapolis pour la session de la cour suprême de l'Etat. Il y avait avec lui dans la diligence qu'un seul voyageur, un jeune avocat. Ce jeune avocat connaissait M. Martin de vue. Voulant profiter de la bonne fortune qu'il avait de voyager avec une des gloires du barreau, il amena la conversation sur des questions légales.

"—Je ne fais que commencer ma carrière comme avocat, dit le jeune homme ; pouvez-vous me dire le grand secret de votre succès. Si vous me dite ce secret M. Martin, si, par votre expérience, vous m'indiquez la voie qui conduit à la distinction au barreau, oh ! je...."

"—Que ferez vous ?" interrompit M. Martin.

"—Moi, M. Martin, eh bien je paierai toutes vos dépenses pendant votre séjour à

Annapolis."—Accepté. Tenez à votre parole. Je vais de suite vous révéler le grand secret de mes succès comme avocat."

Le jeune homme renouvela la promesse qu'il avait faite et M. Martin, de son air le plus grave, dit au jeune homme :

"—Tout le secret de mes succès au barreau est contenu dans une seule et toute petite maxime. Si vous la suivez, vous ne pouvez manquer de réussir. Voici cette maxime : *soyez toujours sûr de vos preuves.*

Le jeune homme qui avait écouté M. Martin avec une religieuse attention et recueilli ses paroles avec toute la confiance et tout le respect que lui inspirait cet avocat éminent.

Durant la nuit suivante, que les deux voyageurs passèrent encore dans la diligence, le jeune avocat analysa, médita et approfondit la grande maxime qui venait de lui être enseignée, se promettant bien de ne jamais l'oublier et de mettre en pratique à la première occasion. Le lendemain les deux avocats étants arrivés à Annapolis s'installèrent dans le premier hôtel de la ville. Durant toute la session de la cour, le jeune admirateur de M. Martin ne cessa d'étudier sa conduite avec ses clients, sa manière d'interroger les témoins et de conduire ses procès, pour tâcher de profiter de ses actes comme il avait profité de sa conversation ; mais il ne trouva rien de notable chez son illustre maître, absolument rien, si ce n'est l'étonnante rapidité avec laquelle se vidaient les nombreuses bouteilles de bordeaux et de champagne qu'il se faisait servir à tous ses repas et entre ses repas. Quelque jours suffirent donc au jeune avocat pour connaître son modèle à fond, sous le rapport de son savoir faire à table, et pour comprendre que la note d'hôtel, qu'il s'était engagé à payer pour M. Martin, se monterait à un chiffre formidable. Mais le pauvre jeune homme laissait couler le vin sans rien dire, et cette chère maxime : *soyez toujours sûr de vos preuves*, se gravait de plus en plus avant dans son esprit. Enfin, au bout d'une quinzaine de jours, la cours s'ajourna. Les deux avocats avaient terminé leur besogne à Annapolis et devaient retourner à Baltimore : le quart d'heure de Rabelais était arrivé ! Il fallait payer les notes d'hôtel.

M. Martin se présente au comptoir d'un air assuré ; son jeune compagnon le suit par derrière d'un air consterné.

"—Commis, dit M. Martin, mon jeune

ami ici présent va régler mon compte avec vous ; c'est convenu entre nous deux."

Le jeune homme ne répond rien ; mais, à sa main, on voit qu'il l'en pense pas moins. Le commis jette les yeux de M. Martin au jeune avocat, du jeune avocat à M. Martin et, ne voyant venir, se tait, en attendant le mouvement d'une main dans la direction d'une poche.

"—Vous entendez, commis ajoute M. Martin, en élevant le ton, mon ami que voilà doit vous payer ma note, c'est convenu, j'ai sa parole de confrère."

"—Etes vous sûr de vos preuves ?" demande le jeune avocat en regardant en face son illustre maître, M. Martin.

"—Mes preuves ?" réplique le grand homme en se moquant.

"—Oui, monsieur," répond triomphalement le jeune homme. "Il faut toujours être sûr de ses preuves pour réussir, M. Martin : pouvez vous prouver cette convention dont vous nous parlez ?"

M. Martin vit le piège et comprit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de tirer de sa poche son porte-monnaie et payer lui-même sa note d'hôtel. C'est ce qu'il fit, en disant à son jeune ami : "maintenant, mon cher, vous pouvez vous passer de mes conseils pour réussir dans votre profession."

Les deux avocats se serrèrent la main en se quittant, mais ils ne retournèrent pas à Baltimore dans la même diligence.—*Phare des Lacs.*

## LE BOURRU.

QUÉBEC 27 OCTOBRE, 1859.

### UNE JUSTE RÉCOMPENSE.

Quelques citoyens lassés des insultes que leur prodigue le petit Citoyen ignoble se sont portés dernièrement et a plusieurs reprises, à des voies de fait sur sa chétive personne.

Quoique nous n'approuvions pas ce mode d'arguer, nous ne pouvons nous empêcher de dire que si Louis-Michel s'est fait froter un peu rudement les épaules, il n'a certainement pas volé les coups de canne qu'il a reçus. La patience a ses limites comme toutes les bonnes choses, et il n'est pas surprenant que l'infime Rédacteur de *L'Observateur* reçoive en effets la juste récompense des écrits infâmes qu'il publie dans son journal.

Louis-Michel qui est lâche comme tous les calomniateurs, maigrit et diminue à vue d'œil, et si les citoyens continuent à l'inquiéter il ne sera bien vite, visible qu'à l'aide d'instruments microscopiques. On nous avait assuré pourtant que Michel ne

se hasardait jamais dans les rues, sans être muni de pistolets à treize coups, chargés de ciment, mais nous avons été mal informé ; car si Michel était muni d'armes aussi puissantes, il ne fuirait pas aussi lâchement devant ses adversaires.



"Au comble du désespoir, l'humble Michaud s'avisa d'aller supplier Jos. Laurin, Ecuyer."

## BIOGRAPHIE

DE

Louis Michel Darveau, Ecuyer, N. P., Renfermant toutes les actions remarquables du *Petit Citoyen Démocrate* jusqu'à ce jour.

(Suite.)

*Arma virumque cano*

VI.

Louis-Michel laisse donc, à 23 ans, la vie d'étudiant, pour entrer dans la vie professionnelle. Nous allons l'y suivre pas à pas et, par ce moyen, nous pourrons le juger plus sainement encore que nous n'avons pu le faire jusqu'ici.

La première chose que fit le petit Michaud, (il faut remarquer que, malgré ses 26 ans, Louis-Michel est bien au-dessous de la taille moyenne, puisqu'il ne mesure que cinq pieds, trois pouces et quelques lignes bien comptés) après être admis à la profession du notariat, ce fut

d'annoncer dans les journaux qu'il avait ouvert un bureau, rue d'Aiguillon, faubourg St. Jean. Mais le public ne comprit pas l'avis ou, du moins, fit mine de ne pas comprendre, et la clientèle était aussi nulle au bout d'un an qu'aux premiers jours ! En veut-on des preuves ? les voici : Il y a plus de trois ans que Mre. Louis-Michel pratique et, cependant, le 1er. octobre courant, il a passé un acte sous le numéro 113 ! Et pour vous donner, lecteurs, un idée de sa clientèle dans le temps présent, apprenez que, le 4 avril dernier, il exécutait l'acte quatre-vingt-dix-neuvième !! Ainsi donc, dans l'espace de six mois, il a pas é quatorze actes, y compris les baux à loyer qu'il a faits pour son père !!!

Vous voyez, lecteurs, que ces chiffres sont écrasants. Louis-Michel, dès l'été de 1856, s'est vu dans l'impossibilité de vivre et encore moins de se montrer au grand jour ; car la frêle structure de son individu mençait ruine, comme un tonneau trop longtemps privé de liquide et exposé aux ardeurs du soleil ! Au comble du désespoir, l'humble Michaud s'avisa d'aller supplier Jos. Laurin, écuyer, de lui donner ou de lui procurer quelque emploi. Touché de ses larmes et de sa misère, M. Laurin écrivit à D. McPherson, écuyer, N. P. le priant de faire tout en son pouvoir pour employer son malheureux confrère ! Heureusement pour Louis-Michel, M. McPherson consentit à lui faire faire quelques copies, ce qui améliora un peu sa situation. Le petit notaire a ainsi continué de faire la fonction de copiste chez M. McPherson jusqu'au moment où il s'est fait publiciste ; excusez, messieurs les rédacteurs de journaux et autres : c'est barbouilleur de papier que je voulais dire.

VII.

Vous êtes tout étonné, lecteur, et vous n'en voulez pas croire ma parole ? Comment est-il possible, en effet, qu'un homme puisse insulter son bienfaiteur, lui jeter la boue à la figure, comme a fait Louis-Michel à M. Laurin, à qui il doit d'avoir pu gagner le pain quotidien ? J'avoue qu'humainement parlant il est difficile d'expliquer une pareille conduite ! Mais on sait que la nature a fait des monstres qui pensent et qui agissent tout différemment aux autres hommes. Rendez-leur un service, ils en sont humiliés ; soyez leur bienfaiteur, ils sont jaloux de l'honneur qui vous en revient ; si vous leur sauviez la vie, ils pourraient vous l'arracher afin de n'avoir pas devant les yeux un être qu'ils regardent comme un créancier importun ! Toutes les vertus leur sont à charge, parce qu'elles accusent leur impuissance à rien faire de bon ! Voilà pour la manière de voir ; quant à la manière d'agir, c'est tout ainsi. La nuit, pendant que tout le monde som-

meille, ils agissent, ils font des assemblés, des saturnales ; et dès que le jour revient, tout rentre dans le silence, ils se cachent comme les souris ou comme le chat-huant ! Pendant que tous les hommes civilisés vont à l'église, ils vont à la chasse, dans les tripos et autres lieux plus ou moins suspects ! Au lieu de manger et de boire pour apaiser la faim et la soif ils mangent à s'incommoder et boivent à se rendre fous ! Tandis que les citoyens cherchent à se faire une réputation d'honnêteté, ils volent publiquement l'argent qu'on dépose entre leurs mains et rient au nez de celui qu'ils ont ainsi joué (c'est leur mot !)

On me dira peut-être que mes paroles sont dures ; c'est vrai. Mais n'est-ce pas là malheureusement le tableau de ce que l'on voit tous les jours de la part de certains gens qui vantent leur gentillesse ?

Qu'on me démontre que je ne dis pas la vérité, et je me rétracterai.

(A Continuer.)

## MANIÈRE HONNÊTE DE SE DÉLIVRER DE CES CRÉANCIERS.

Nos lecteurs se rappellent qui tout dernièrement *L'Observateur* donnait un aperçu, de la manière, que suivant lui, les employés publics, se servaient pour éconduire leurs créanciers. Louis-Michel admettait cependant que les Employés publics étaient généralement polis et que les créanciers ne voulaient pas se laisser surpasser en courtoisie les laissaient tranquilles.

Louis-Michel qui est fort brave lorsqu'il n'y a pas de danger, s'y prend d'une manière toute autre et au lieu de flatter ses créanciers, il les met brutalement à la porte et s'il avait la patte assez longue, il irait jusqu'à leur donner des coups de pied dans la partie postérieure de leur individu.

C'est ainsi qu'il a traité dernièrement M. G. . . . ., qui allait lui demander poliment la somme de quatre piastres que Louis-Michel doit à son fils pour avoir travaillé, comme imprimeur, à son atelier.

Il n'est donc pas étonnant que *L'Observateur* vive longtemps si son rédacteur prétend que tout le monde travaille à son journal, par esprit de charité.

Ce petit gamin a assez de front, nous croyons, pour venir demander aide quelque jour, aux Rédacteurs du *Bourru*.

Soyez plus humain, Mre. Michel, et tâchez de prendre un régime de vie pour vous faire un petit peu plus respecter et vous attirer moins le ridicule et le mépris de toutes les personnes intelligentes et honnêtes.

## LES TRIFLUVIENS.

Nous avons lu, dans *l'Observateur* du 14 octobre courant, l'extrait d'une lettre d'un des avocats les plus distingués de *Trois-Rivières*, ainsi que ce qu'il cite d'une correspondance de *l'Inquisiteur*. Le tout semble partir du même cerveau, et l'écrivain nous paraît être quelqu'un qui vise au bel esprit, mais qui n'est pas, croyons-nous, guidé par les lumières d'un jugement bien sain. Il prend à tâche de dénigrer la Corporation un ou deux de ses membres exceptés parce qu'il fait partie de la corporation de *Trois-Rivières* et qu'il a une couple d'amis dans celle de Québec ! On conçoit bien que cet avocat n'aime pas la Corporation de Québec, c'est une jalousie de rivalité. Mais pourquoi, tandis qu'il était en frais de critiquer, n'a-t-il pas broyé (comme il le dit) les conseillers de *Trois-Rivières* qui ont eu la gentillesse de se faire donner deux et même trois paires de gants ? Il faut dire aussi que ces gants en valaient bien la peine et que ce n'est pas tous les jours qu'on peut s'en procurer de si beaux à si bon marché ! Peut-être que Pécrivain en question n'a pas voulu parler de cette peccadille, parce que sa conscience lui reproche un petit larcin ! Nous ne savons pas si la politesse et le savoir vivre exigeaient une pareille conduite et si la Corporation de Québec a dû avoir de bien grands égards pour des gens qui savent si bien respecter leur position !

## AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

## FAITS DIVERS.

Evidemment la canaille fait progrès. L'autre soir, vers dix heures, elle cassait les vitres de la maison de MM. Dion et Boisseau. Lundi, elle n'attendait pas si tard : sur les sept heures elle lançait des cailloux dans les vitraux du magasin de M. Mailloux, et cela sans être inquiétée le moins du monde par ceux qui sont payés pour veiller à la garde des citoyens. La police devrait suivre de près ces individus,

à mine suspecte, qui séjournent sur les trottoirs du marché Jacques Cartier, barrant le passage aux piétons et souvent les insultent. Nous avons lieu de soupçonner ces individus parce que plusieurs d'entre eux ont déjà été sujets à caution, et les citoyens ont droit d'être protégés contre eux.

FEU A ST. AMBROISE.—Dans la nuit de samedi à dimanche le feu a détruit complètement la maison de M. Joseph Durand commerçant. Comme la maison n'était pas assurée, M. Durand se trouve à avoir tout perdu, hors son ménage qu'on a pu sauver.

## NOUVEAU MODE DE PAYER SA PENSION.

—Au commencement de la semaine dernière, deux gentlemen arrivaient dans un de nos hôtels canadiens et demandaient une chambre pour deux ;—ils firent transporter deux jolis petits porte-manteaux qui furent précieusement mis dans le meilleur coin de la chambre par le porteur. Ces messieurs durant leur visite en ville firent les dandies, et prirent à la barre forces traites qu'il faisaient marquer au No. de leur chambre ; ils étaient continuellement à se promener en carrosse lorsque, mardi et mercredi derniers, ils ne parurent plus à l'hôtel.—Le jeudi, le garçon du comptoir curieux comme tout et peiné sans doute de ne plus servir de bitters aux deux honnêtes étrangers—eût la curiosité de forcer l'entrée de leur chambre.—A la vue des valises, il se frotte les mains de plaisir : au moins ces bons étrangers avaient laissés de quoi payer leurs comptes d'hôtel ;—mais discret comme tous les directeurs d'hôtels, le propriétaire ne voulut pas toucher à la propriété d'autrui et attendit jusqu'au lendemain matin c'est-à-dire jusqu'à hier.—Trop honnête pour avoir de fausses clefs, le garçon se rend armé d'un long couteau de cuisine près des valises pour les éventer.—Bientôt sa figure pâlit.—Devinez ce que contenait ces valises.—non des pierres comme celles de feu le Marquis de Las Carolinas—mais les traversins et les oreillers du maître d'hôtel.—*Minerve*.

SCÈNE TOUCHANTE.—Il y a quelques jours une belle petite fille de 3 à 4 ans, qui avait récemment perdu son père, alla trouver le professeur Wise au "Jones House" et lui dit :

M. Wise, voulez-vous me prendre dans votre ballon ?

--Mais pourquoi cette demande, ma chère enfant ?

—C'est pour aller voir mon père, reprit la jeune fille.

Une larme était visible dans les yeux de l'aréonaute, lorsqu'il l'assura qu'il ne pouvait pas l'élever assez haut pour satisfaire à sa demande.

## ANECDOTES.

**LES PETITS MALHEURS DE LA CRINOLINE.**—Il y a une foule innombrable de petits malheurs causés par la crinoline. Pour ne citer qu'un fait, voici ce que nous racontait hier un de nos amis :

Dimanche dernier, nous dit-il, je revenais de l'église St. Pierre après la messe. En arrivant au coin des rues Visitation et Lagauchetière, j'entendis des cris déchirants dans une maison voisine. Croyant à un meurtre, je me précipitai dans cette maison suivi de quelques amis qui se trouvaient avec moi. En entrant, j'aperçus un petit bambin de 5 ou 6 ans qui pleurait de toutes ses forces.

—Qu'as-tu mon enfant, lui demandai-je ?

—Ah ! monsieur, me répondit-il, d'une voix entrecoupée, c'est ma grande sœur Camille qui m'a poussé sur le poêle avec son *gros ballon* et qui m'a fait brûler.

Et en même temps, l'enfant nous montrait un petit point rouge dans sa main.

A notre approche, la sœur Camille s'était cachée, la scélérate !

Après un tel exemple, belles lectrices, comment pourrez-vous, sans trembler, porter la crinoline ?

**LES GRANDS MALHEURS DE LA CRINOLINE.**—Une charmante jeune fille, miss Julie Lawe, dont le père est lieutenant-Colonel du génie dans l'armée anglaise, à Madras, vient de payer de sa vie, nous dit le *Sun*, un instant de curiosité. La famille du colonel habite Cork. Il y a quelques jours, au moment de partir pour une excursion de plaisir, miss Lawe qui était vêtue d'étoffes légères, qu'arrondissait au loin une ample crinoline se rendit dans la cuisine pour voir des conserves qui chauffaient sur les fourneaux. Elle se dressa sur les pieds et tendit le cou par-dessus les vastes bassines sur lesquelles il y avait un brasier ardent. Les volants de la robe légère furent ainsi mis en contact avec la porte du fourneau laissée ouverte, et bientôt la flamme gagna tous les vêtements de miss Lawe qui poussa de grands cris, appela au secours, mais ne fut que tardivement entendue, la cuisinière étant sortie. Un valet qui du fond des appartements, s'élança dans la cuisine, fut impuissant à donner un secours efficace. La cuisinière rentra et Mme. Lawe arriva en même temps dans la cuisine. On put étouffer la flamme non sans que chacun reçut des blessures plus ou moins graves, mais déjà l'infortunée miss Lawe avait été trop grièvement atteinte pour que l'on conservât l'espoir de la sauver. Des médecins, des chirurgiens furent appelés, mais ils ne parvinrent qu'à diminuer les souffrances de la jeune fille, qui ne tarda pas à expirer.—*La Guêpe.*

**LE MALHEUR DE NE PAS ÊTRE ANGLAIS.**—Deux bons habitants passaient de-

vant le magasin de M. Anthony, confiseur, grande rue St. Jacques.

—François, dit l'un deux à son compagnon, as-tu déjà mangé de l'*isse-crem*, toi ? (*Ice cream*).

—Non, jamais.

—Et bien ! ni moi non plus. On dit cependant que c'est bien bon. Si nous allions y goûter ; hein ?

—Je suis de ton avis, Antoine, reprend François, mais à une condition.

—Quelle condition ?

—C'est que tu vas payer.

—Voyons, dit Antoine, je me dévoue.

Là dessus, nos deux interlocuteurs entrent chez M. Anthony, et Antoine parvient à faire comprendre au commis anglais, à force de signes et de gestes, qu'il désire avoir deux verres d'*ice cream* pour lui et son compagnon. On les fait entrer dans une chambre où se trouvaient déjà plusieurs personnes, et là on leur apporte les deux verres en question.

François dont la gourmandise est encore aiguillonnée par la curiosité, prend sa cuillère, l'emplit de crème, et sans plus de cérémonie, l'introduit dans sa bouche. Mais, O disgrâce imprévue ! la crème qui est glacée s'arrête dans son gosier ; il pâlit et pousse des gémissements. Antoine qui avait déjà saisi sa cuillère et se préparait à l'imiter, suspend aussitôt son opération.

—Que t'est-il donc arrivé, dit-il à son compagnon ?

—Ah ! mon ami, s'écrie François, nos journaux ont bien raison de parler contre les anglais. Vois comme ils nous traitent ; ils nous ont donné de la crème gelée, les gueux ! Si nous avions été des anglais, le commis aurait bien pris la peine de la faire chauffer, va !—*Idem.*

—Un écrivain, qui doit être un célibataire endurci et quelque peu enclin à la médisance, dit : " A dix-sept, ans, une femme, en s'informant de son prétendu, s'enquiert de " ce qu'il est."

" A vingt ans, un grain d'ambition lui est venu, elle demande : " Qui est-il ?"

" A vingt-cinq ans, elle a l'expérience du monde ; la formule d'interrogation change, elle demande : " Qu'a-t-il ?"

" Mais à trente ans, le désespoir s'en mêle ; elle s'écrie : " Où est-il ?"

## ANNONCI S.

## LA SINGERIE CHINOISE.

## JIBÉ CAUTÉ.

Si connue dans le monde entier par sa collection de smges les plus rares et les plus

variés, venant du Céleste Empire, donnera une exhibition aux citoyens de Québec.

☞ J E U D I , ☞

LE 27 OCTOBRE COURANT.

À LA SALLE DES NIGAUDS,

Rue d'Aiguillon, No. 26, Faubourg  
St. Jean.

Les plus beaux Singes appartiennent à la race Orang-Outangs, et sont remarquables surtout par la longueur de leurs queues. Ils ont tous des noms particuliers et jouent des rôles plus ou moins comiques.

Voici les principaux :

**MICHAUD POCLETTE** :—Il fait des gambades très burlesques quand on le roue de coups de bâton ; il tombe à la renverse et se pâme d'une manière pitoyable.

**PIERROT LE SOMNAMBULE** ;—Il porte un verre plein d'opium sur sa tête, sans en répandre une goutte ; puis il l'avale d'un seul trait et ses yeux tournent dans leur orbite d'une façon surprenante !

**ADOLPHE SANS-DENT** ;—Il crie du porte-voix et joue du balai.

**MICHEL CHOPINETTE** ;—Il rend toujours témoignage suivant les désirs de chacun.

**VERGETTE** ;—Il est perruquier et fait sa barbe à ses compagnons avec une dextérité remarquable.

**JIBÉ PRUNELLI** ;—Il tient une bourse à la main et fait un pied-de-nez à Michaud Pochette.

Tous les membres de la singerie exécutent leurs rôles respectifs avec beaucoup de précision, chaque geste est accompagné de grimaces les plus comiques et les plus ridicules, à faire crever de rire les spectateurs.

La soirée se terminera par un concert où chacun fera le cri de sa bête !

Toutes les personnes qui voudront assister à cette soirée, devront être munies d'un *Petit Fanal rouge !!!*

**CONDITIONS.**—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, *franco.*

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.